

LE MALADE IMAGINAIRE

Par
Régis **POUGET**



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 24/02/1997
Conf. n°2797, Bull. 28, pp. 35-38 (1998)

Le 17 février 1673, au cours d'une représentation, MOLIERE mourait en scène, dans le rôle du malade imaginaire.

Les médecins craignent la fréquentation de tels malades malgré les substantiels revenus qu'ils leur procurent. Ils les traitent de haut ou de loin ou au contraire, les cajolent. Ils les disent atteints d'hypochondrie et les appellent hypochondriaques. Les plus lettrés ou ceux qui veulent le paraître, vont jusqu'à utiliser le terme recherché « d'organisme ». Il est difficile dans ce domaine d'échapper à MOLIERE.

Un auteur à succès de seconde catégorie quoique de l'Académie Française, Marcel PREVOST fait dire à l'un de ses personnages qu'il est atteint de « névrosette ».

Pour LITTRE c'est : « une sorte de maladie nerveuse qui fait croire aux malades qu'ils sont atteints des maladies les plus diverses de manière qu'ils passent pour malades imaginaires, tout en souffrant beaucoup et qu'ils sont plongés dans une tristesse habituelle ».

COTARD, un aliéniste célèbre du siècle dernier ajoutait : « une tendance malative à en déterminer les causes ».

Henri EY, plus près de nous, historiquement et géographiquement, donnait pour définition : « Estimation péjorative de l'état d'intégrité ou de santé du corps ».

Dans un rapport écrit en 1975, un montpelliérain, Henri MAUREL décrivait cette maladie ainsi : « Le sujet, habile à paraphraser le discours médical obtient de son alter ego (le médecin) une consultation qui deviendra le lieu de leur affrontement. Cette collaboration, complicité ambivalente dont la rivalité n'est jamais absente engage le patient dans l'auto-observation souvent écrite, des rythmes et cheminements ténébreux, directement perçus de ses propres viscères. Absorbé par les rites compliqués de sa vie et de sa diététique, il élabore une théorie de son mal. Il met en échec une légion de thérapeutes. Ce patient difficile associe l'exigence à la notion d'incurabilité ».

Si nous nous référons à l'Histoire, nous constatons que GALIEN le premier utilise le terme que reprendra BOISSIER DES SAUVAGES et auquel le XIXe siècle donnera ses lettres de noblesse littéraires sous le nom de spleen.

La littérature nous conduit spontanément à MOLIERE mais n'oublions pas : DOSTOËWSKI, DUHAMEL, Thomas MANN, Jules ROMAINS.

Quel est l'être au monde du malade imaginaire ? Comment conçoit-il, organise-t-il, régenté-t-il sa vie ? Quelles sont ses relations à l'autre, avec les autres ? Quelle est sa position sur les grands problèmes de l'existence, en particulier sur la maladie je veux dire la sienne.

Les organes les plus concernés sont la tête, la face, l'abdomen le poumon. Le médicament a valeur de parole pour établir une relation. Les plantes sont chargées 'd'une valeur mythique. On retrouvera les régimes alimentaires spéciaux les plus étranges et les plus irrationnels.

L'argent, les biens traduisent une certaine avarice qui procède d'un besoin de retenir, de ne pas laisser échapper. La comptabilité tient un grand rôle. Dans la pièce de MOLIERE au premier acte, ARGAN tient sa comptabilité et énumère une après l'autre les dépenses. Ce culte du chiffre se retrouve dans la tenue des relevés et des courbes de tension artérielle, de poids, de température, des heures de sommeil ou d'apparition des symptômes ainsi que leur liste.

Les preuves de la maladie sont inlassablement recherchées, contrairement aux individus ordinaires qui recherchent la preuve de leur bon état de santé. On verra entrer dans le circuit : les analyses diverses, les dosages, les images radiographiques précédant celles de tomographie (scanner) puis l'imagerie de résonance magnétique. Les selles et les urines sont l'objet d'une particulière attention.

Parmi les symptômes apportés généreusement, souvent par écrit, au médecin, le premier est l'anxiété, le deuxième le mal-être et le troisième le théâtralisme. Ils sont suivis par les plaintes portant sur un ou plusieurs organes.

Qu'est-ce qui caractérise le symptôme du malade imaginaire ?

Ce sont son mode d'expression, les signes d'accompagnement et la relation avec l'entourage.

Dans l'expression, la luxuriance des détails, la richesse du vocabulaire et la multiplicité des nuances contrastent avec le flou et l'imprécision de la localisation des douleurs, de rythmes, du déclenchement et de la fin. La variation des symptômes dans le temps et dans l'espace, la complaisance du sujet dont c'est l'expression favorite et le plaisir, la demande d'aide rassurante jamais pleinement satisfaite, le peu de résultat sur l'anxiété des résultats favorables des examens complémentaires et de la négativité de ceux de l'examen clinique, manquent rarement. La conclusion est presque inéluctable : ce doit être grave puisque ça ne se voit pas !

Les signes d'accompagnement sont une expression exagérée des émotions et l'importance des symptômes dans l'économie du sujet.

La relation avec l'entourage va de l'adhésion aux plaintes et parfois à la revendication, à la commisération ou au rejet. Comme le chœur antique l'entourage commente, conseille, critique ou traduit la colère prenant le parti tantôt du médecin tantôt du malade.

Le médecin ne peut que constater l'échec du traitement symptomatique après quelquefois une spectaculaire mais brève rémission, la variabilité des résultats thérapeutiques, l'agressivité plus ou moins camouflée à son égard qui rend peu compréhensible le besoin incessant qu'a le malade de le consulter.

Le décor planté, le texte écrit, la pièce peut commencer. C'est un drame en forme de questions qui, comme tout drame, comporte des intrigues, des situations cocasses ou difficiles, des rebondissements et des mots d'auteur.

Dans cette pièce, le malade imaginaire va donner son corps à voir, mais seulement son corps malade, seulement à un médecin et sa maladie constitue son statut qui le protège, lui donne une place et assure son pouvoir sur son entourage et son médecin.

Il va mettre ce dernier en question. On pourrait même dire qu'il le soumet à la question. Sa demande et son questionnement sont permanents et infinis. Ils portent sur la maladie, son origine, son évolution, sa nature, ses causes. L'échec thérapeutique, l'insatisfaction devant une éventuelle amélioration, l'agressivité devant les rechutes, les rechutes inexplicables et imprévisibles complètent la panoplie. Il fait au médecin son procès indirectement le plus souvent et quelquefois soulève contre lui des procès et parmi les meurtriers de médecins les hypochondriaques figurent en bonne place.

Dans la forme du discours du malade imaginaire, ce qui lui est plus particulier ce sont : l'importance des adverbes de lieu et des tournures négatives, l'estompement du passé (l'imparfait et le passé composé sont rares), le futur est affirmatif, le temps est devenu éternel, n'ayant ni passé ni futur. L'absence d'évolutivité est le

postulat de la maladie imaginaire qui ne peut se terminer ni par la guérison ni par la mort qui réintroduiraient la valeur du temps d'où la chronicité. PROMETHEE s'écriait : « A moi, le destin ne permet pas la mort ».

Quelles réponses apporte-t-on à un tel discours ?

Deux types de réponses sont aujourd'hui habituelles : le discours médical et le discours social.

Examinons le discours médical, du moins ce qu'il est devenu.

Dans sa forme, il reprendra la forme négative. Citons quelques échantillons : «vous n'avez rien», «les examens ne montrent rien», «les résultats sont négatifs», «il n'y a rien d'organique», c'est une maladie sine materia » et le pire : «ce n'est pas de mon ressort, il faut consulter un psychiatre».

Dans le fond le discours médical officiel peut être résumé par quelques formules souvent entendues : «L'être humain est maître de son corps, de sa vie de sa mort», «les maladies seront bientôt éradiquées définitivement», «la médecine devient une science exacte», «on peut en reculer les frontières jusqu'à tout savoir», «on peut tout prévoir».

Dans ce discours dont le doute a disparu, réapparaissent à l'insu de ceux qui le tiennent les grands mythes de l'Histoire de l'humanité, de la tour de Babel au docteur Faust en passant par Prométhée. C'est le discours de Diafoirus à Argan, de Knock au crieur public, des médecins à monsieur de Pourceaugnac. C'est en réalité la réponse d'Echo à Narcisse.

Le discours social n'est que l'expression d'une organisation sociale qui favorise la consommation d'actes médicaux et de médicaments. La Sécurité Sociale, appelée assurance maladie est en fait l'assurance de la maladie. La prise en charge intégrale des frais même mineurs, la gratuité des soins, les indemnités, allocations, subventions, subsides, secours multiples, en supprimant la responsabilité du sujet, dévalorisent l'acte médical devenu aussi banal qu'un achat dans un supermarché.

La réponse sociale affermit la maladie, entretient l'anonymat, favorise la multiplicité des actes médicaux et le changement de médecins. Elle pérennise la perversion de la relation entre le médecin et le malade et elle fige les plus fragiles ou les plus malins dans l'invalidité fausse ou pire, réelle.

Le discours social est identique à celui du malade imaginaire : cotations numériques multiples, numéros matricules, relevés, imprimés, barèmes et leurs sigles, écritures, ritualisation et gratuité agressive, sans oublier le célèbre «droit à la santé» confondu avec le simple droit aux soins. Que ne réclame-t-on alors le droit à l'intelligence pour ceux qui n'ont pas été gâtés dans la distribution ?

Quant aux magistrats, perdus dans une idéologie de justice sociale qui leur fait oublier la justice, en retenant presque systématiquement la responsabilité médicale, non seulement la responsabilité contractuelle qui est légitime mais la responsabilité pénale qui l'est moins, ils aggravent le système en obligeant le médecin à se tenir de plus en plus à distance pour se protéger.

Que faire ?

Le malade imaginaire n'a d'existence que devant son public et sous le regard médical.

Il exige un soin en proclamant son incurabilité. Il en appelle au médecin tout puissant en le mettant en échec. Il le disqualifie et en change, lui révélant en permanence son impuissance.

Le traitement sans cesse réclamé n'a pas pour but la guérison mais la preuve et le témoignage d'incurabilité.

Le médecin dans cette situation est considéré comme le maître dont il ne peut se passer et l'esclave auquel il dicte sa conduite et parfois même son ordonnance.

Il prend le médecin en défaut et en transgresse les prescriptions et les conseils. Grand lecteur attentif du dictionnaire Vidal, il en connaît les indications et surtout les contre-indications, en apprend la pharmacologie élémentaire, et n'oublie jamais les effets secondaires indésirables qu'il ne manque pas de ressentir.

Sa vie imaginaire se caractérise par sa pauvreté ou sa carence.

Traiter est entrer dans son système et l'aggraver. Ne pas traiter peut être perçu comme un rejet et le rendre agressif et parfois dangereux.

La réponse ne nous est-elle pas fournie par MOLIERE dont le malade imaginaire devient à la fin médecin et pourra se soigner lui-même et se mettre lui-même en échec. C'est, d'une manière différente de Knock, le triomphe de la médecine.

Malade imaginaire ou médecin malgré lui, l'hypochondriaque ne serait-il pas, comme l'écrivait Henri MAUREL, le médecin imaginaire ?